

Le Grand Val du Neiges

Isabelle **ALEXIS**,
Tonie **BEHAR**,
Adèle **BRÉAU**,
Sophie **ROUVIER**,
Marie **VAREILLE**
#TeamRomCom



Le Grand Hôtel du Val des Neiges

Le Grand Hôtel du Val des Neiges, luxueux chalet posé au sommet d'un mont enneigé avec vue imprenable sur le Mont-Blanc, accueille les vacanciers dans ses chambres chaleureuses, son spa exclusif et son grand salon où crépite toujours un feu réconfortant. C'est là où, chacun pour une raison différente, Karen, Félix, Élodie, Agatha et Roxane sont venus passer la semaine qui précède Noël.

Quand le 23 décembre, une panne mystérieuse immobilise les télécabines des Deux Chamois, unique moyen de relier l'hôtel et la vallée, ils voient tous leurs projets pour le réveillon tomber à l'eau et sont bien obligés de passer Noël ensemble au Val des Neiges. Et puisque c'est Noël, tout peut arriver...

Rejoignez la #TeamRomCom pour un Noël magique !

Isabelle Alexis, Tonie Behar, Adèle Bréau, Sophie Rouvier et Marie Vareille forment la #TeamRomCom, collectif d'autrices qui porte haut et fort les couleurs de la comédie romantique à la française.

ISBN : 978-2-38529-053-5



6,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LE GRAND HÔTEL DU VAL DES NEIGES

par

Isabelle Alexis
Tonie Behar
Adèle Bréau
Sophie Rouvier
Marie Vareille



De la #TeamRomCom, aux éditions Charleston

Si maman si, 2022

Petits réveillons entre amis, 2021

Noël Actually, 2020

Noël et préjugés, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-053-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Par ordre d'apparition

<i>Karen</i> par Isabelle Alexis	5
<i>Félix</i> par Tonie Behar	69
<i>Élodie</i> par Adèle Bréau	107
<i>Agatha</i> par Sophie Rouvier	141
<i>Roxane</i> par Marie Vareille	187

KAREN

*

Isabelle Alexis

1

20 décembre, Paris

— **O**K, Célia, mon taxi est là, annonce Karen Lilas, après un coup d'œil à son portable, je dois vraiment y aller.

Célia se lève de son bureau et embrasse Karen.

— Bonnes vacances ! Ne prends pas froid et ramène-nous le super scoop ! lança la jeune femme.

— Promis. Enfin, on va essayer, soupire Karen.

— On s'appelle...

— Uniquement pour les urgences : si Marion Cotillard a un nouveau Jules, par exemple, termina Karen.

— D'acc. Bon Noël, Karen !

— Toi aussi, ma Célia, dit-elle en enfilant sa doudoune d'hiver.

Karen Lilas ouvre la porte en tirant sa valise jusqu'à l'ascenseur et revient sur ses pas.

— ... ou si Guillaume Canet a une nouvelle fiancée ! Ça marche aussi...

— J'avais compris ! lance Célia en riant.

Elles savent qu'elles ne tiendront pas cette promesse, elles s'appellent tout le temps. Karen claque la porte, monte dans l'ascenseur et vérifie dans son sac qu'elle n'a rien oublié. Elle s'est fait une petite pochette avec ses trois billets de train et sa réservation pour le Grand Hôtel du Val des Neiges. Elle emmitoufle son cou dans son épaisse écharpe en laine et s'observe dans le miroir de l'ascenseur. Elle n'a pas eu le temps de se maquiller.

— Âge réel : trente-neuf ans. Ressenti : soixante-cinq, ce matin, dit-elle à son reflet.

Karen, qui a toujours voulu incarner l'élégance, l'intelligence et la curiosité, trouve qu'elle ressemble aujourd'hui au Bonhomme Michelin sous Temesta. Elle ôte l'écharpe, la doudoune étant suffisante, et l'entoure sur l'anse de sa valise. Elle se mouille un doigt et se frotte sous l'œil, pensant estamper les vilains cernes soulignant son regard d'un bleu profond. Toujours avec les doigts, elle peigne ses cheveux très éclaircis et inspire et expire. Elle ressent comme un nœud au ventre

depuis quelques jours. PIAGG, sa chaîne YouTube, est au bord du gouffre mais elle part au Val des Neiges avec l'espoir d'un scoop, d'une prochaine vidéo qui pourrait la sauver.

Quand elle sort de l'ascenseur, elle découvre devant l'immeuble, une Peugeot bleue à l'arrêt. Le froid lui mordant la peau, elle remet son écharpe. Le chauffeur sort, la salue et s'empare de sa valise pour la placer dans le coffre.

— Garde de Lyon, s'il vous plaît, monsieur ! lance Karen en s'engouffrant dans la Peugeot.

Installée dans le taxi, elle se demande ce qu'elle va devenir si elle est contrainte d'arrêter sa chaîne. Elle songe à son parcours depuis 2005, l'année où elle s'était fait virer d'un prestigieux journal et comment, dans la foulée, elle avait créé son blog sur l'actu des *people*. Assez drôle, caustique, elle avait pu laisser libre cours à son impertinence, voire son insolence, sans avoir une rédac chef sur le dos qui lui demandait de couper 2000 signes sur les 2500 prévus, parce *qu'on ne pouvait pas publier ça*.

Par la suite, elle avait pu vérifier par elle-même que les articles les plus corrosifs remportaient le plus de vues. Elle aime détailler la manière dont certains *people*, qui se veulent les chantres du politiquement correct et de la bien-pensance, se comportent réellement avec les autres, dans la vraie vie. Emportée par le succès de son blog, elle a monté en 2011 sa propre chaîne YouTube, sur l'actu des stars : PIAGG pour *People Investigation And Good Gossips*. Elle l'a créée avec Célia Mounier, jeune diplômée d'une école audiovisuelle et passionnée par le montage et

le mixage. Bien que Célia soit un peu plus jeune qu'elle, les deux jeunes femmes sont vite devenues inséparables et meilleures amies. Associées, elles ont ainsi monté une petite boîte de production et se sont lancées dans la diffusion sur Internet, tout en apprenant en parallèle comment négocier des photos, des vidéos, comment gérer les relations publiques (de personnes ou de lieux) et comment se faire insulter par des attachées de presse sans fondre en larmes, etc.

PIAGG, avec son ton acide et taquin, a vite trouvé son public et dégage quelques bénéfices grâce aux publicités. Karen se charge de l'écriture des textes et les lit en voix off sur ses images. Elle ne veut pas apparaître à l'écran. Même quand elle mène des interviews de paparazzis racontant les folles nuits de certaines stars, elle reste cachée.

Célia, quant à elle, s'occupe de tout le côté technique.

Karen songe qu'elle est peut-être de nouveau à un tournant dans sa vie, que c'est probablement son dernier voyage pour PIAGG. Après une nouvelle mise en demeure de payer, elle va probablement mettre la clé sous la porte. C'est la quatrième. La quatrième plainte pour diffamation envoyée par les avocats de stars qu'elle a « un peu » malmenées. Depuis quand l'humour est interdit dans ce pays ? Les vacheries font partie de l'humour ! Une immense partie de notre culture des lettres est fondée sur la satire, le pamphlet, la diatribe, la polémique, l'esprit taquin et critique ! Ils ont lu Voltaire, ces gens-là ? Attention, elle ne

se compare pas, hein ? Mais tout de même ! Depuis quand la liberté d'expression ne signifie plus rien ? Les dommages-intérêts demandés par ces avocats de stars pour « préjudices moraux », « atteintes à l'honneur » et autres foutaises sont obscènes, d'autant qu'elle a accepté, de fort méchante humeur, de retirer les émissions concernées, enfin au moins les passages un peu piquants – les plus drôles, quel gâchis ! Ça ne suffisait pas ? Non, ça ne suffirait jamais ! Mais ils se prennent pour qui, ces gens-là ? Depuis quand on n'a plus le droit de faire des vanes sur le QI des autres ?

Karen paye le chauffeur, le remercie et sort du taxi. La gare de Lyon est bondée ; elle se fraye un chemin pour accéder au grand panneau des destinations, des horaires, des halls et des quais. Son TGV pour Genève est à l'heure, c'est une bonne nouvelle car elle a deux TER à prendre par la suite jusqu'à Chamonix-Mont-Blanc. Elle ne va pas jusqu'à Genève, elle s'arrête avant, à Bellegarde-sur-Valserine. Karen se dirige vers le quai indiqué, en tirant sa valise. Certaines personnes sont déjà habillées pour les sports d'hiver, constate-t-elle, ils sont pratiquement en tenue de ski.

La journaliste free-lance, elle, n'y va pas pour le ski. Elle se rend au Val des Neiges pour le chanteur Jimmy Mariani. Il doit chanter au Grand Hôtel du Val des Neiges, le soir du réveillon de Noël. D'origine corse, Jimmy Mariani, sa voix de stentor et son charme de crooner méditerranéen ignorent qu'ils vont bientôt être traqués par Karen. En général, pour ses émissions, Karen se passe aisément

de l'accord de ses vedettes et, là, elle prépare une spéciale sur l'auteur-compositeur-interprète-né-le-14-juin-1976-à-Bastia. Une émission agrémentée d'un tout nouveau scoop. Avec ce qu'elles viennent d'apprendre sur lui, les filles sont sûres de dépasser le million de vues et de sauver leur chaîne de la banqueroute. C'était une bombe, une véritable info personnelle – et Mariani ne pourra pas les poursuivre en diffamation si c'est vrai. Évidemment, il faut être sûr de la véracité de cette info, c'est pourquoi Karen se rend sur place. Le chanteur ne l'a jamais vue, il ne lui enverra pas un pain dans le nez s'il la croise dans les couloirs de l'hôtel, c'est toujours ça... Néanmoins, elle doit rester prudente, car son nom, lui, est connu. Il circule pas mal dans le milieu des vedettes. « Karen Lilas, si vous entendez ce nom-là, si vous la voyez : Fuyez ! »

Karen s'installe à sa place isolée dans le wagon. Célia lui a réservé une première classe, décrétant que ce n'était pas parce qu'on croulait sous les mises en demeure de payer des stars à la noix qu'il fallait se laisser abattre. Et puis, en plus, elle doit prendre deux TER après ! Au moins faire un tiers du trajet dans de bonnes conditions, tant pis pour le fric. Karen dépense trop, elle le sait et n'a pas de don pour la comptabilité. Elle est une femme de lettres, elle, une sorte de Madame de Sévigné de son époque avec une chaîne YouTube, même si elle ne se compare pas, hein ?

Karen Lilas patiente les quinze minutes qui la séparent du départ en faisant défiler son Instagram sur son téléphone portable. Elle est un peu inquiète car, songe-t-elle, elle n'a pas de Gremlins

dans cet hôtel. Les Gremlins constituent sa communauté d'informateurs, d'indics et petits complices qu'elle a un peu partout. Ses grooms de palaces qui lui envoient des photos de stars américaines moyennant un petit billet, les réceptionnistes, filles à l'accueil, qui la préviennent sur Messenger de la présence d'Untel ou Unetelle, ses videurs de boîtes de nuit, barmen, serveurs de restaurants chic, employés de clubs de sport très sélects, etc. On met une vie entière à avoir des Gremlins bien installés dans une ville. Dernièrement, Karen en a démarché sur le réseau professionnel LinkedIn. Il lui est arrivé de recevoir quelques consentements : « D'accord, c'est payé combien ? », d'essuyer quelques refus polis : « La confidentialité, la discrétion et le bien-être de notre clientèle sont essentiels à la dignité et à l'honneur de notre établissement. Nous refusons catégoriquement de vous divulguer quelque information que ce soit. Bonne continuation. La Direction. » Et même, quelques refus moins polis : « Va faire les poubelles ailleurs, sale fouille-merde ! »

Au Val des Neiges, elle devra se débrouiller seule, à l'aveugle. Le scoop sur Jimmy Mariani est arrivé, lui, complètement par hasard, grâce à la grande activité de Célia sur les réseaux sociaux.

Une voix dans les haut-parleurs annonce de faire attention à la fermeture des portes car le TGV va partir. Karen s'enfonce confortablement dans son siège et ferme les yeux.

Six heures plus tard, en fin d'après-midi, Karen est à Chamonix où l'air frais est bien plus sec qu'à Paris, plus glaçant aussi. Le jour tombe doucement, de la buée s'échappe de sa bouche à la descente du train. Elle se dirige vers la sortie, vers les navettes qui vont finir de gravir les montagnes. Il y en a partout, ici ! Elle a réservé une voiture qui doit la conduire au Val des Neiges et, à la sortie de la gare, Karen avise un homme d'une cinquantaine d'années, dans une doudoune thermique vert sombre, au crâne dégarni et à l'allure plutôt joviale comme en témoignent ses bonnes joues rosies par le froid. Il tient une pancarte avec son nom, Karen Lilas, devant une berline noire. Elle sait qu'il s'appelle Richard car il lui a envoyé un SMS de confirmation il y a dix minutes pour lui dire qu'il serait là et l'attendrait.

Karen le salue en lui serrant le gant, heureuse de le voir.

— Vous avez fait bon voyage ? lui demande le chauffeur en s'emparant de sa valise pour la mettre dans le coffre.

— In-ter-mi-na-ble ! s'exclame Karen. Je ne sais pas si vous imaginez, j'ai pris trois trains dans la même journée ! Vous ne pouvez pas faire venir le TGV directement ici ? C'est qui, le maire de ce bled ? Il faut que je lui parle, parce que ce n'est pas possible...

— C'est une petite gare, ici, s'esclaffe Richard, en lui montrant l'édifice ayant l'apparence d'une belle maison de deux étages avec des volets rouges.

— Il faut le vouloir, pour venir jusqu'ici ! dit Karen en s'engouffrant à l'arrière de la voiture.

— Val des Neiges, donc ? Le Grand Hôtel ? demande Richard, en prenant place derrière le volant.

— C'est ça.

— C'est adorable comme village, vous allez être en face du mont Blanc...

— Super.

La voiture démarre et traverse une partie de Chamonix qui scintille et resplendit de décorations de Noël. Les paysages montagneux et forestiers, silencieux sous leurs épaisses couches de neige, sont à couper le souffle, Karen doit bien l'avouer.

Et puis la berline sort de la petite ville et attaque la montée. La voilà qui se met à graver des pentes de plus en plus raides, à tourner dans des virages de plus en plus serrés, enchaînant les lacets.

— Ça tourne, hein ? lance Karen, inquiète.

— Oui, c'est la montagne, répond le chauffeur, laconique.

— Ça tague pas mal, dit la jeune femme en priant pour ne pas dégomber sandwich et boissons sur la banquette arrière – ce serait dommage, une si belle voiture.

Elle contemple le vide à travers la vitre et découvre les forêts vues d'en haut, les sommets des sapins, toutes ces cimes enneigées.

— Ça monte, hein ? Déjà ça montait pas mal dans le dernier train mais là, c'est monstrueux.

Le chauffeur lui adresse un sourire rassurant dans le rétroviseur mais reste concentré sur ses virages, à une allure modérée. Il fait bien, il n'y a pas de glissières de sécurité au bord des routes. Un dérapage et c'est le grand saut dans le vide.

— Il ne faut pas que je regarde en bas, murmure Karen. Oh, là, là...

Ça fait plus de dix ans qu'elle n'est pas venue à la montagne. La dernière fois, c'était à Tignes avec un amoureux : un séjour très sympa, beaucoup de raclettes et de vin blanc... Oh, zut, elle ne se rappelle plus du nom du gars, son amoureux de l'époque... Elle revoit sa tête pourtant, ses Ray-Ban dans lesquelles elle se reflétait... Mais son nom ? Impossible...

— On est presque arrivé, l'informe le chauffeur. Ce n'est pas loin.

— Ah, tant mieux !

Effectivement, dix minutes plus tard, la voiture débarque dans un charmant village typique de Haute-Savoie où un gigantesque sapin de Noël brille de mille feux. La voiture s'arrête et Richard s'en extirpe pour s'emparer de sa valise dans le coffre.

— Je vous laisse là !

— Ah bon ? demande Karen en sortant de la voiture.

Elle regarde partout autour d'elle, déboussolée.

— Il faut que vous preniez les télécabines, l'informe Richard. Il est juste là. C'est le seul moyen d'accéder au Grand Hôtel, tout là-haut...

Le chauffeur est alors étonné de voir Karen s'effondrer au sol, les fesses dans la neige.

— In-ter-mi-na-ble ! J'en peux plus... J'ai l'impression d'avoir voyagé jusqu'au nord du Népal, à la frontière avec le Tibet, et encore, ça doit être plus facile d'accès...

— Allons, ne pleurez pas, mademoiselle ! C'est presque fini... Si j'étais vous, je me relèverais vite

car les télécabines ferment à dix-sept heures. Il est moins trois, révèle-t-il après un coup d'œil à sa montre. Après ça, il vous faudra escalader la face nord de la montagne et avec vos petites bottines, j'en ai bien peur...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase, Karen bondit sur ses pieds, attrape l'anse de sa valise et court en direction des formes ovales qui s'élèvent dans le ciel...

— Merci, Richard ! lui crie-t-elle en se précipitant, glissant, tombant, se relevant, reglissant.

Elle a déjà payé la course par Internet et n'a guère le temps pour un pourboire. Elle s'engouffre comme une tornade dans le bâtiment. Elle est à peine entrée que les portes se referment derrière elle et l'œuf s'envole dans les airs. Karen se laisse tomber comme une enclume sur un des sièges, en reprenant son souffle. Trois personnes en combinaisons, bonnets et paire de skis en mains, l'observent.

— Et ça monte, ça monte encore et ça continue ! déclare-t-elle en regardant à travers les grandes vitres. Il reste de l'oxygène, là-haut, sérieux ?

Personne ne lui répond.

Punaise, Jimmy Mariani, mais où tu es allé te cacher ? songe-t-elle.

Heureusement, le trajet n'est pas trop long. Les passagers sortent de la cabine, chaussent leurs skis et enfilent d'épais gants maintenus par des lanières à bandes Velcro aux poignets, tout en se préparant à la descente. Karen sort à son tour avec sa valise et avise au loin un bel édifice en bois massif, entouré d'autres chalets plus petits, le tout au milieu de sapins enneigés.

C'est là ? C'est joli... mais drôlement loin.

— Mais ma parole, il n'est pas fini le téléphérique ! Il manque cent mètres au moins ! Il ne va pas jusqu'au bout ? ! Faut le signaler, ça ! C'est qui le maire, ici ? Il faut lui dire, il n'est pas fini, son machin... Oh, oh, il y a quelqu'un ? Allô, au secours ! Help !

Mais les skieurs sont partis, elle est seule dans l'immensité blanche. Karen pose son sac dans la neige, elle sort sa pochette avec sa multitude de billets de train et sa réservation. Par inadvertance, son imprimante a craché tout le site de l'hôtel, ce qui fait qu'elle a une dizaine de pages de textes et de photos sur le lieu. Elle sort ses feuilles et compare les photos avec la vision qui s'offre à elle. C'est bien ça.

Situé au cœur d'un paysage pittoresque, cet hôtel-chalet est niché au milieu des majestueuses montagnes enneigées. Dès que vous arrivez, vous êtes accueilli par une architecture rustique et élégante qui se fond harmonieusement avec l'environnement naturel.

— Vous n'êtes accueilli par personne ! crie Karen.

L'obscurité approche et envahit déjà les sommets, seul l'écho lui renvoie ses derniers mots.

L'extérieur de l'hôtel-chalet est orné de boiseries traditionnelles, de poutres en bois massif et de pierres naturelles, créant une ambiance chaleureuse et authentique. Les grandes fenêtres offrent une vue imprenable sur les sommets enneigés et permettent à la lumière naturelle de baigner les espaces intérieurs.

— Et n'oubliez pas vos mousquetons et vos piolets pour y arriver ! hurle-t-elle.

Elle se remet à marcher.

— Mais ce n'est pas vrai ! gémit-elle en tirant sa valise. In-ter-mi-na-ble ! J'en peux plus ! Et ça continue de monter, en plus !

Au sol, des traces visibles, parallèles, forment un chemin jusqu'au Grand Hôtel, comme si le traîneau du Père Noël était déjà passé dans le coin, en repérage. Elle crapahute avec ses petites bottines noires dans cette allée improvisée, glisse une nouvelle fois et tombe la tête la première dans la neige.

Un quart d'heure plus tard, Karen entre enfin dans le grand chalet, heureuse de retrouver de la chaleur et la civilisation.

En entrant dans le hall, vous êtes immédiatement enveloppé d'une atmosphère cosy. Le foyer central crépite joyeusement, réchauffant l'espace et invitant les visiteurs à se détendre près du feu. Les canapés confortables, recouverts de tissus épais et douillets, vous invitent à vous installer et à admirer la beauté naturelle qui vous entoure.

Karen est hirsute, exténuée et recouverte de neige. Elle doit ressembler au Yéti ; si elle croise des gosses, ils vont lui jeter des cailloux. Elle se dirige vers l'accueil et découvre une jolie brune derrière son comptoir en bois verni qui la contemple avec des yeux ronds, observant la neige qu'elle a jusque dans les cheveux. Karen voudrait lui dire que non, elle n'a pas été kidnappée trois semaines dans un cabanon abandonné dont elle vient de s'échapper,

elle a juste eu une longue journée. Finalement, elle ne donne que son nom à la jeune femme, qui lui répond dans un grand sourire :

— Bienvenue au Grand Hôtel du Val des Neiges, nous vous attendions ! On avait peur que vous ratiez la dernière montée...

— Je l'ai eue à un cheveu. Et comme ce n'est pas tout près, j'ai fait un peu d'alpinisme pour terminer le chemin. C'est l'Everest, ici, ma parole !

— Presque, c'est le mont Blanc ! sourit-elle en lui donnant sa clé.

Karen se demande tout de suite si cette fille pourrait faire partie de ses Gremlins.

Genre : « Je te file 200 balles et tu me dis où est la chambre de Jimmy Mariani. À vrai dire, je suis quasi sûre qu'il a loué un des petits chalets privés aux alentours. Tu peux me donner le numéro s'il te plaît ? Hein ? Que je ne passe pas ma semaine suspendue aux fenêtres de chaque bungalow à regarder dedans, hein ? On va tous gagner du temps comme ça... »

Karen n'ose pas, évidemment. Ça ne se passe pas ainsi, il faut d'abord établir un peu de confiance et d'amitié. Karen remercie la jeune fille, embarque sa clé et se dirige vers l'ascenseur. En chemin, elle croise un grand type aux cheveux gris, en queue-de-pie, qui la toise des pieds à la tête. Il a le visage fermé, un peu austère, l'œil inquisiteur. Karen lui rend son regard condescendant en y ajoutant une touche de : « Pousse-toi de là, Pépère, que je passe ma valise » et appuie sur le bouton de l'ascenseur.

Les chambres de cet hôtel-chalet sont toutes décorées avec goût, en accord avec le style alpin. Les matériaux naturels, tels que le bois et la pierre, sont utilisés pour créer une atmosphère chaleureuse et apaisante. Les lits moelleux sont recouverts de couvertures en laine épaisse, vous garantissant une nuit de sommeil réparateur après une journée bien remplie sur les pistes.

Et après une journée bien plus remplie pour y accéder, Karen s'écroule sur le lit, les bras en croix, et observe les boiseries au plafond.

— Punaise, faut être du FBI pour te trouver, toi ! dit-elle tout haut aux murs de l'hôtel. Ce n'est pas le tout, mais maintenant, il faut en plus que je retrouve mon chanteur. Il doit déjà être là et il a forcément un endroit où répéter pour le 24 au soir.

Pas de temps à perdre, Karen se relève dans la douleur. Elle va suspendre ses affaires dans la belle armoire, prendre une bonne douche chaude et se mettre à la recherche de Jimmy Mariani.

2

Deux heures plus tard, Karen s'est refait une beauté quand elle apparaît dans le grand salon de l'hôtel. Elle a quitté son jean trempé par ses nombreuses chutes tout au long de la journée et arbore un pantalon noir et col roulé assorti, elle a rassemblé ses cheveux blonds en queue-de-cheval et a opté pour un maquillage léger avec une base de fond de teint, effaçant toute imperfection du visage. Elle est en tenue de combat, de traque, de chasse. En mode paparazzi indépendante. *D'abord et avant tout : un petit mojito pour se donner du courage et de la persévérance.* Elle s'avance vers le bar en bois massif et prend place sur le haut tabouret. Un jeune homme brun d'une trentaine d'années, l'œil un peu rieur, secoue un shaker à cocktails. Il le lance et le fait virevolter dans les airs, amusant la galerie de clients derrière le bar, de clientes surtout.

- Vous êtes doué, lance Karen.
- Merci ! Je m'appelle Jules, répond-il.
- Je vais prendre un mojito, Jules !

— C'est parti pour le mojito ! chantonne-t-il.

Karen engage la conversation. Ils échangent quelques banalités, depuis combien de temps Jules travaille ici, qu'a-t-il l'intention de faire après, etc. Puis Karen décide d'entrer dans le dur. Elle lui annonce qu'elle est journaliste free-lance. Elle lui parle d'elle et de son métier. Tous deux discutent de la lente et probable agonie de cette profession, bientôt remplacée par ChatGPT, conforme, correcte, bienséante et appropriée. Sans offense, ni aspérité, ni humour.

À ce moment-là, Karen préfère être franche : ce qu'elle est venue faire ici, aucune Intelligence Artificielle ne peut le faire, c'est de l'artisanat à l'ancienne, de l'investigation people et, d'ailleurs, elle aurait bien besoin de quelqu'un comme Jules. Elle pique la curiosité du jeune homme qui l'écoute avec attention entre deux verres à servir. De prime abord, Karen inspire plutôt confiance, elle le sait. Elle sait aussi lire la psychologie des gens et elle a envie de jouer avec le côté aventurier qu'elle a détecté chez le jeune homme. Sans s'embarrasser de circonlocutions, elle déclare au barman qu'elle lui filera 400 euros s'il l'aide à entrer dans la chambre de Jimmy Mariani. Elle sait qu'il est là. Jules s'arrête net et observe Karen, l'œil rond. Non, il ne peut pas faire ça ! Dans les hôtels de luxe, le showbiz est plus vénéré que le dieu Krishna ne l'est en Inde. Les neurones du jeune homme s'activent à peser le pour et le contre. Karen le voit : ce regard qui calcule, elle le connaît par cœur. Elle lui explique qu'il n'y aura aucun inconvénient pour lui, car même si elle se fait attraper, ce qui n'arrivera pas,

elle aura agi seule, et jamais, au grand jamais, elle n'évoquera le barman. Jules réfléchit et demande 750 euros. Karen déglutit un peu de mojito sur son pull noir. Ils négocient comme s'ils étaient au souk de Marrakech et se mettent d'accord sur la somme de 600 euros. Elle le trouve chérot, ce garçon.

— Il faut qu'on mette au point une stratégie et qu'on n'oublie aucun détail, explique Karen.

— J'ai bien une idée, dit-il.

— Ah, déjà...

— C'est moi qui lui apporte son petit déjeuner, explique Jules en se penchant vers Karen. Mariani a une machine à café dans son chalet mais il ne l'aime pas. Il préfère les vrais expressos du bar. Il ne veut que ce café-là et pas un autre, il faut lui remplir tout un pot et il ne peut rien faire tant qu'il ne l'a pas bu, c'est lui qui me l'a dit. On doit ajouter un jus de deux oranges bio, de la baguette bien fraîche et surtout il veut un miel spécial pour sa voix, un miel de châtaigneraie qui vient des montagnes corses, celui-là et pas un autre ! Il a fallu qu'on le commande avant qu'il arrive. Évidemment, pour lui, c'est plus simple qu'on lui apporte tout ça sur un plateau car il n'est pas du genre à descendre au village faire les courses. Et puis, il n'est pas très matinal non plus ; son petit déj, il le demande vers onze heures, tu vois ?

— C'est parfait, ça. Je peux prendre ta place, demain ? demande Karen.

— Tu sais, ce matin, je ne l'ai même pas vu, chuchote Jules. Il était sous la douche. J'ai déposé le plateau sur la table basse du salon et je me suis tiré...

— C'est exactement ce que je voudrais faire. Être une ombre. Je ne veux pas qu'il me voie...

— Rassure-moi, tu ne vas pas le voler ?

— Mais non, pas du tout ! J'ai juste besoin de vérifier un truc...

— Quel genre de truc ?

— Hem, je te dirai...

— Quelque chose qu'on n'est pas supposés savoir, je parie ? reprend Jules.

— Écoute, je ne vais pas le cambrioler, je t'en donne ma parole ! envoie Karen, préférant changer de sujet. Il est ici avec ses musiciens ?

— Ils sont dans le chalet à côté. Ils sont quatre plus un régisseur. Ah, je ne t'ai pas dit...

— Quoi ?

— Il y a une meuf dans le chalet avec lui.

— Oh fuck ! Ça, par contre, ça ne m'arrange pas du tout ! bougonne Karen.

— Comment ça, ça ne t'arrange pas ? réagit Jules, l'œil rond. Je pensais que c'était elle que t'allais pourchasser, enfin... Je croyais que tu voulais prendre une photo des deux, ensemble. Tu m'as dit que t'étais une sorte de paparazzi indépendante...

— Oui, bien sûr, aussi... Évidemment ! Sa nouvelle fiancée, t'imagines ! Si je peux, je sors mon portable et hop une petite photo !

— Je l'ai aperçue hier, vite fait, mais pas ce matin, elle était partie skier, je pense... Elle est brune, bouclée...

— Sinon, j'y vais habillée comment ? le coupe Karen. Tu n'aurais pas... je ne sais pas, un tablier, quelque chose à me prêter, que j'aie l'air de quelqu'un qui bosse ici ?

— Je vais te filer le tee-shirt noir des serveurs, avec le logo de l'hôtel.

— OK.

— J'irai t'en chercher un dans la cuisine du personnel, ainsi qu'une clé-maîtresse, chuchote Jules, penché vers elle. C'est une clé passe-partout pour les chalets. Tu y fais super gaffe et tu me la rends tout de suite après, c'est hyper important ! Si Monsieur Hubert s'aperçoit qu'il manque une CM, je ne te raconte pas...

— Monsieur Hubert ?

— Le directeur. Il est un peu *old school*, le gars ! Légèrement *vintage* et assez psychorigide...

— Ah oui, le croque-mort en queue-de-pie ? Je l'ai croisé en arrivant, il me semble. Ne t'inquiète pas, Jules, on ne se connaît pas. Si je me fais surprendre, je raconterai que j'ai dérobé le pass et le tee-shirt pour apporter le café à Mariani, parce que je suis une fan désespérée, ivre d'amour pour sa voix de baryton.

— Ouais, il y a intérêt parce que je peux perdre mon boulot, moi ! Autre chose : si jamais il croise ton regard demain matin, il ne faudra surtout pas qu'il te revoie après ! Sinon, il comprendra vite que t'es cliente et pas serveuse...

— Il ne me reverra pas, promis ! Je resterai cloîtrée dans ma chambre. De toute façon, je ne compte pas m'éterniser. Pour les 600 euros, je peux te faire un chèque ? Sinon faut que je redescende au village, tirer des espèces... Quelle barbe !

Le lendemain matin, Karen est au taquet. Jules l'a prévenue dès que Mariani a appelé pour son demi-litre d'expresso. Le barman conduit Karen dans l'arrière-cuisine du personnel où il a préparé le plateau sans oublier le miel corse. Karen enfle le tee-shirt des serveurs, trop grand pour elle, par-dessus son pull. Un peu inquiet, Jules lui tend la fameuse clé passe-partout.

— T'y fais hyper gaffe !

— Oui, dit Karen.

— C'est le chalet numéro cinq, quand tu sors sur la droite. On a déblayé la neige dans l'allée. T'as quoi, comme chaussures ?

Il se penche pour regarder et avise ses petites bottines noires.

— T'as que ça, comme godasses ? T'as pas des après-ski ou des chaussures de marche ?

— Non.

— Parce que là, dans l'allée dehors avec le plateau... Oh, punaise, tu vas te casser la g...

— Mais non ! lance Karen, sûre d'elle, oubliant ses cascades en série de la veille. Ne t'en fais pas, tout va bien se passer !

— Attends, on va le mettre sur le chariot de service. Franchement, je préfère !

Dans un coin de la pièce, le barman attrape une table roulante à deux étages et dépose le plateau dessus. Il le fait rouler jusqu'à la sortie.

— Viens ! C'est par là !

Jules et Karen sortent de l'hôtel par l'entrée de service.

— C'est là, sur la droite. Je te laisse. Vas-y vite ! Monsieur Hubert est sur la terrasse de l'autre côté... Il ne peut pas te voir...